LA VARENDE

Le Mont St-Michel

(Suite...)

Présence de La Varende
MMVI

JEAN DE
LA VARENDE
LE MONT
SAINT-MICHEL
(SUITE...)

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur vélin Rivoli

N°

Illustrations de Melle Maïté Geiger

JEAN DE LA VARENDE

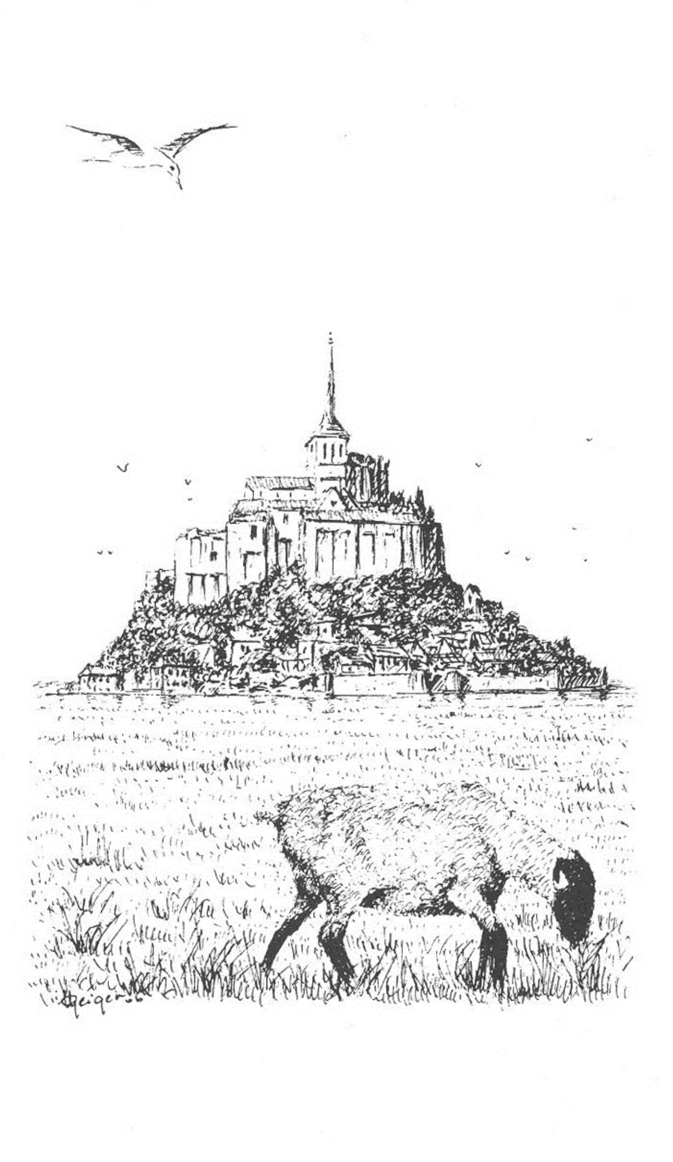
LE MONT SAINT-MICHEL

(SUITE...)



PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMVI



LE MONT-SAINT-MICHEL

Le Mont-Saint-Michel est universellement connu ; sa silhouette triangulaire, à la fois simple et complexe, faisceau admirable de monuments qui tendent vers la hauteur et se jettent vers la nue, s'est imprimée dans toutes les mémoires. Le Mont est sans doute une des images les plus populaires du monde entier. Etrangers et Français en restent tributaires.

Mais sa forme et sa situation n'en sont pas les causes uniques : les esprits les plus indifférents se sentent sollicités par son âme. Je crois qu'on ne peut se refuser à cette sorte d'étonnement que le

regard seul ne satisfait pas ; à ce saisissement qui veut connaître, qui interroge et qui dépend de son éclatante immatérialité. Ne serait-ce que la bourgade, au pied des constructions ecclésiastiques. Cette petite cité de desservants et de fidèles, devenue tellement rare avec les guerres, les révolutions et les ravages du temps... On trouve encore quelques villes que leurs cathédrales centrent et magnifient, comme Chartres, comme Auxerre, mais encombrées par des apports modernes et confus. La plupart du temps, ce sont surtout des châteaux qui resserrent, autour de leur donjon, les maisons “ bourgeoises “. Le moustier, le premier organe de civilisation, est probablement ce qui a le plus souffert chez nous : ne sont-ils pas rentrés sous terre ? La grande Maison-Dieu a disparu, il n’en reste que le bourg de desservice et quelques ruines ogivales ou fusantes. Hélas, qui dit abbaye dit débris…

Aucune, d’ailleurs, n’atteignit au renom de celle-ci. Elle est restée inviolée

pendant la guerre de Cent ans, et saint Michel, patron de la Normandie des ducs, devint patron de la France des rois, quand, dans ces deux voyages, de 1462 et de 1471, Louis le Onzième plaça son héritage sous l'égide de l'Archange ; créa le fameux Ordre, qui, avec ses trente-deux titulaires, devint la distinction la plus recherchée de l'Occident. L'Archange éblouissant était considéré comme le parangon de la Vaillance et le maître de la Beauté, comme une sorte d'Apollon chrétien, auquel se fût adjoint un Hercule alerte, rapide, fulgurant. Louis XI ne fit que légaliser la dévotion nationale. Déjà, Jeanne d'Arc avait reçu de saint Michel la mission de délivrer la patrie.
Tout cela est oublié dans ses détails et ses précisions, mais reparaît, mais se délivre, au contact, à la vue, à l'enthousiasme.

Dans l'étendue immense des sables, les précieuses architectures se dorent ou s'argentent, flambent ou bleuissent. Il semble que, sur ces parages

sans exemples, sur ces marges sans limites, l'abbaye soit suspendue entre le ciel et la terre : qu'elle s'apparente aux plus hautes hyperboles, à quelque pendentif firmamental et sublime, gardant le cœur de la France.



PELERINAGES AU MONT-SAINT-MICHEL

Les confréries de saint Michel se groupaient dans presque toutes les villes de France et dans tous les bourgs. Elles avaient des règles spéciales de vie, des uniformes, des dignités. Le principe était triple : célébrer un culte renforcé de l'Archange dans la paroisse, fournir des pèlerins, venir en aide aux pèlerins. Tout membre de la confrérie devait avoir fait le pèlerinage ou s'engager à le faire. A Broglie, la confrérie de saint Michel existait encore dans ma jeunesse. Chaque titulaire portait son bâton, son bourdon, en somme, dans les cérémonies et, quand on chantait le célèbre cantique :

Saint Michel, archange des mers
Votre puissance est sans égale,
Ayant renversé Lucifer
Malgré sa fureur infernale.
Nous nous prosternons devant vous,
Saint Archange, priez pour nous.

les confrères cognaient du bourdon sur les carreaux du pavement, à fracasser leur argile. Chacun devait aller ou avoir été au mont, en sabots de moulin, espèce encore plus solide et plus lourde.

Les confrères de saint Michel partaient à deux ou trois chaque année - exceptionnellement tous en corps - et le plus souvent avaient soin de faire coïncider leur voyage avec ceux des confréries voisines, ce qui finissait par faire un cortège rassurant. Ils emmenaient des bannières, leurs insignes particuliers ; de Broglie, l'ancien Chambrais, le pèlerinage variait, suivant l'intempérie, de dix à douze jours : il y a deux cent vingt kilomètres. Ils ne mendiaient point ; ils utilisaient leurs espèces en caisses, car tous étaient astreints à une cotisation. Les membres honoraires - le seigneur du lieu, les notables - n'étaient pas obligés au pèlerinage, mais payaient en conséquence.

Les confrères de saint Michel devenaient les conducteurs du pèlerinage quand un mouvement plus ample entraînait

les âmes et les corps. Les guides, plus exactement, car certains groupements nommaient leur duc ou leur roi, à l'ordinaire un gentilhomme, qui assurait de sa qualité la colonne entière. Mais que l'on sache bien : le groupe n'était pas seulement paysan : il réunissait rustres, bourgeois et nobles dans une grande familiarité.

Il y avait, chez les confrères, un "tour", un rang pour loger les pèlerins qui passaient par la commune. Au XIVe et au XVe siècle, certains bourgs organisèrent même des ouvroirs, des " foyers " devant l'abondance des errants, en Normandie et dans les villes centrales. Il semble aussi que tous les sanctuaires leur fussent ouverts pour les héberger ; parfois, certainement au Mont, le couchage dans la nef dut être d'obligation absolue. Quand Monseigneur de Cabrières offrit, voici quelque trente ans, sa cathédrale aux vignerons en grève, il agissait en grand apostole des temps magnifiques. L'église, maison du bon Dieu, et le mont, château de saint Michel... D'ailleurs on

passait la nuit en prières, ou du moins l'on essayait ; il régnait une grande dévotion ; les pèlerins de confrérie devaient communier à l'aller et au retour. Ainsi, ces afflux non régularisés jetaient les pérégrins sur les routes du Nord et du Sud, vers les trois grands centres du Moyen-âge ; le Mont, Chartres et Saint-Jacques de Compostelle ; effervescences spontanées auxquelles on ne peut assimiler rien de notre temps. Cela était amené par de grandes inquiétudes, comme celle de l'an Mil, ou comme des épidémies, ou par quelque terrible crime dans une contrée. Tous plaquaient la vie habituelle, sans aucun souci ni ménagement, et, seigneur en tête, curé en queue, il arrivait parfois qu'une paroisse entière partît. On emmenait même les enfants. D'ailleurs, certains groupes élisaient justement un marmouset comme roi, dans une grande soumission à la pureté de l'enfance, à sa blancheur. Un manuscrit d'Avranches montre, au XV[e] siècle, un cortège conduit par un enfant de dix ans. Cela, c'était la résignation absolue des aides

temporelles ; la confiance suprême.

Parmi ces exodes tourmentés vers Saint-Michel, de beaucoup le plus extraordinaire fut celui des Pastoureaux, le pèlerinage effrayant des garçonnets. Déjà, sous Philippe Auguste, la Croisade des trente mille enfants qui partirent avec la volonté d'aller délivrer le tombeau du Christ, avait consterné la France.

En 1333, un trouble analogue sévit sur les enfants. Des invitations mystérieuses, des paroles ardentes, des " voix " leur ordonnèrent d'aller saluer saint Michel chez lui. Les premiers avaient été des bergers, cette étrange race favorisée des révélations, jadis, des glorias angéliques, et qui, plus tard, au contraire, sera dépositaire des cultes noirs. Déjà le berger Étienne avait été le chef de la croisade des enfants, mais ici, on voit moins un chef qu'une simultanéité de révélations individuelles. Dom Huynes rapporte qu'un enfant de vingt jours apostropha sa mère avec une voix de vingt ans : " Porte-moi au mont Saint-Michel " . L'annaliste consacre dix

chapitres aux miracles, aux prodiges qui eurent lieu à cette occasion, soit intervenant en faveur des petits pélerins, soit condamnant, frappant, ceux qui les voulaient entraver. Miracles discutables ? Admettons-le. Il n'en reste pas moins qu'une pareille affluence de témoignages est la preuve de la stupeur où cette émigration jeta le public.

Cela débuta par des pâtres normands ; les grands troupeaux à l'herbe retenaient autour d'eux beaucoup de pastous, mais l'appel eut lieu en même temps dans les pays les plus séparés. Les pastoureaux abandonnent, sans prévenir qui que ce soit. Ils racolent leurs petits amis et s'en vont. Les dix ou vingt qui partent rencontrent d'autres enfants que cette même volonté a jetés sur les routes. La Normandie finit par s'engorger d'adolescents dont les hordes convergent vers Saint-Michel. Des chefs s'improvisent qui ont quinze ans. Extraordinaire marmaille, chavirant le coeur des mères, quand ils passent, troublant la raison des mâles ; fanatiques souriants, hâves et

gais ! Et cela finit par former " l'innombrable multitude " dont parle l'annaliste. La grève reçoit des fourmilières de mioches, courant vers le haut rocher qui brille au soleil ou se voile dans la brume, sur la tangue chaude ou glaciale. Éclats de rire, battements de mains... Pourtant beaucoup sont morts en route, de fatigue, de misère, décharnés, déshydratés... On n'y pense plus, le mont est là, à toucher. Les petits hommes pullulent, piaffent à la porte d'entrée ; interpellent. Les soudards et les trabans, les défenseurs n'en croient pas leurs yeux ; penchées au créneaux, ils béent. Ils voient ces cheveux au vent, ces teints brûlés mais internement roses, cette sûre chair juvénile intacte.

Et c'est l'invasion chevrière, l'escalade des bouquetins ; le grand degré, avec ses deux cents marches, résonne entre ses grosses murailles comme un torrent, un cagnon, sous les pattes agiles, les plantes cornées, les orteils durcis - et les cris de joie. Les bons moines sont pressés, coupés à mi-corps, leurs bedaines

noires dominent la marée des têtes. Les braves pères pouffent de joie, s'indignent d'étonnement, pleurent de tendresse. Il y a des gosses partout ; ils se sont abattus comme un volier de culs-blancs ; ils font de l'équilibre sur les parapets, logent dans les niches, grimpent sur les pinacles. On ne peut les arraisonner, les mettre en ordre, ni les chasser : il y en aura dans les cachots et dans les combles ; on en trouvera toujours de restés. C'est malgré tout une chose fantastique, et qu'on regrette de quitter, que cette folie des petits hommes.

Et les pauvres parents, pendant ce temps-là, nous autres, avec nos amours inquiètes, notre apanage éternel de dédaignés ? La mère s'est étonnée de ne pas voir rentrer le troupeau, ou bien Charlet, Johan ou Michon. Elle envoie le père chez le favre ou le huchier. A l'atelier, le père interroge ; on lui répond : “ Il s'en fut comme tous les soirs, sans rien demander de sa paie “ ; un vieillard dit : “ Ils sont partis à dix enfants, vers l'Ouest. “ Quand vient la nuit, l'inquiète

discipline du troupeau le détermine, et le père, qui court sur la route noircie, voit arriver les moutons, les vieux béliers en tête, puis les mères, et les chiens affairés qui courent comme des sergents d'armes. Un soir, j'ai vu rentrer ainsi un troupeau dont le berger était mort aux champs...

Mais Johan ni Michon, ni Charlet ne sont revenus. Ils ont encore plus macéré les âmes familiales, qui vivaient à peine, entre la douleur d'être et l'immense espoir de périr. Les pères mourront heureux d'aller rejoindre Charlet, Johan et Michon. La douleur, dans ces âmes, portait son fruit cruel et doux. On ne sait plus la douleur et ses joies sublimes, aujourd'hui, où le bonheur est obligatoire. Ne pas oublier que dans l'ancienne prière des hommes, ils suppliaient de souffrir.

Ils se soumettaient ; on n'entravait plus les enfants voyageurs. Les évêques attendaient beaucoup de cette ferveur innocente. Le roi de France lui-même, encore longtemps après, ne fera-t-il pas

distribuer seize sols d'argent à sa cuisine pour que les marmitons puissent accomplir leur pèlerinage de Saint-Michel, avec le Carême (Charles VII).

Les pérégrins ont une sorte d'uniforme. Tout le monde, en oublia son origine lointaine, connaît " la pèlerine ", le manteau flottant encore porté aujourd'hui. Il semble bien qu'elle ne fût jamais très longue, qu'elle ne dépassât point la taille. Elle avait pour but de présenter une épaisseur de plus à l'eau, à l'endroit où la pluie tombe verticalement et pénètre mieux.

La protection de la nuque était encore renforcée par le grand chapeau à cuve, à fond de cuve, qui formait une sorte d'ombrelle ou de parapluie, un en-tout-cas fort large, sous lequel brillaient les yeux fiévreux du pèlerin et sa figure blêmie. Mais ce qui semble de beaucoup le plus usuel, c'est la longue robe ; une espèce de soutane tombant jusqu'aux chevilles. Elle était de couleur neutre et foncée. Charles de Blois se rendit au mont Saint-Michel en l'année 1463 et

tint à revêtir " l'habit sombre " de pèlerin. Puis il y avait les " insignes " ; cependant, ce qui montrait formellement la volonté de pèlerinage c'était le bourdon et les coquilles.

Le bourdon ? Une haute canne à bout pointu et ferré. Sa dimension était déterminée par la taille du pèlerin. Il devait pouvoir lui toucher le menton. Il formait partie essentielle de l'habit de confrérie. On comprend son usage, mais il faut ajouter que ces grands bâtons, dont sont venus les alpenstocks et les cannes de scouts, étaient de précieux instruments de voyage à pied. Il faut les essayer pour voir combien ils vous entraînent. L'emploi de la canne ordinaire ne peut être comparé, croyez-en l'ancien pérégrin que je suis ; l'étape s'en allonge d'un quart. On marche aussi avec le buste, avec les bras. Il servait de perche, pour sauter, franchir les bourbiers. Avec son bout ferré il formait une lance contre les loups à deux ou quatre pattes et devenait une arme redoutable aux poings d'un homme résolu. Le pèlerin gravait au

couteau les sanctuaires qu'il avait rencontrés : l'usage en reste pour les ascensions. Enfin le bourdon formait armature de tente quand les pèlerins voyageaient ensemble.

La gourde s'y accrocha au XVe siècle. Cela ne semble ni très commode ni très pratique. Un vieux confrère de Saint-Michel m'en a donné une raison valable si ce n'est réelle : le plus souvent, ces gourdes étaient des calebasses et elles restaient poreuses. Le mouvement de l'air arrivait donc à rafraîchir le liquide, à la manière des alcarazas qu'on met aux fenêtres, qu'on balance. Si la gourde fût restée à la ceinture du pèlerin, elle eût tiédi. L'homme ajoutait : " Quand vous voyez une image où la gourde est " montée ", vous devez savoir que c'est un pèlerinage d'été qu'on accomplit " ; et en effet, qu'on y regarde : si le bourdon est garni, la robe est ouverte.

Enfin le pèlerin était chargé de coquilles. Les moines devaient défendre leurs murs et leurs décorations contre la dévotion des errants pour qui la relique

dominait tout. Il leur fallait conserver quelque chose dépendant du sanctuaire. Les chanoines dévièrent leur attention sur les coquilles de la grève, et l'on peut croire sans témérité que la coquille, devenue insigne générique du pèlerin, est née au mont Saint-Michel. Saint-Jacques de Compostelle est à trente-cinq kilomètres de la mer ; c'est peu en comparaison des distances parcourues, mais ce n'est pas le littoral. Dès le X[e] siècle, ces insignes apparaissent au mont. D'ailleurs, la " coquille Saint-Jacques ", le Godfish des Anglais, le pecten Jacobus, diffère de la coquille Saint-Michel ; elle est beaucoup plus grande. La nôtre doit être la palourde, la bucarde, appelée encore la coque, qu'on rencontre abondamment sur les grèves découvrantes.

La coquille, qui devait marquer le retour du pèlerinage, devint par extension un insigne de départ. On " prenait la coquille " comme on prit la croix. Remarquer encore que les premières croisades arborèrent aussi la coquille, manifestation de loyalisme envers saint Michel.

De quel ordre de grandeur furent les pèlerinages ? Des mots : " un immense concours ", " une multitude ", " en grand nombre ", " venus de partout ", indiquent certainement un étonnement des foules qui atteignaient le mont. Nous avons parlé de trente mille pour la croisade des enfants. Le rapport qu'on semble faire entre la croisade et le pèlerinage des pastoureaux à Saint-Michel laisserait-il supposer des affluences de cet ordre ? Cela n'est pas impossible ; nous savons par exemple, que la maison des confrères Saint-Jacques, à Paris (1210), hébergea dans une seule année plus de seize mille pélerins. Or, l'hinterland parisien pour les errants de saint Jacques était très réduit, canalisait un segment très étroit : la Normandie Haute et le Brabant ; les Anglais passaient par mer, jusqu'à Bordeaux ; et les Allemands descendaient par Lyon ; et beaucoup de pèlerins logeaient chez l'habitant. Il est patent que certaines voies transverses naquirent, naturellement, du piétinement des pèlerinages. En Normandie, des resserres,

des halles étaient prévues pour eux. Ainsi en Argentan. Indice d'une fréquentation assez assidue pour qu'on ne puisse s'en remettre à la charité publique. Dans certaines fermes normandes, il existait la " grange aux errants ", la grange aux " routeux ".
Les baux de l'Abbaye obligeaient les vassaux à venir prêter main-forte pour assurer l'ordre ; le nombre des gens, la qualité des chefs, indiquent qu'il devait s'agir, en particulier pour la Saint-Michel, de canaliser, de contenir une foule incessante, une sorte d'inondation humaine grouillant autour de l'îlot.

La translation des reliques de saint Gaud amène trente mille personnes et nous sommes au XVIIe siècle. Dom Huynes parle de pèlerins étouffés dans la presse. Les pèlerins viennent en ordre militaire : " Le tambour battant et l'enseigne déployée ". Une très belle compagnie fut vue qui venait de Lisieux, composée de trois cents personnes au moins, toutes gens de qualité, accompagnés de prêtres et de musiciens. En 1647, le 8 mai,

cinquante jeunes gens, menés par leurs gentilshommes, qui arrivaient de Remalard ; et le lendemain, ceci marquant la fréquence, cinquante-cinq autres de Bayeux, avec onze prêtres. Quarante, encore, du Mans... En juillet, cent vingt jeunes hommes de Vire, “ fort lestes “, toujours avec leurs seigneurs et quatorze chevaux de bagages ; en même temps quatre-vingt-cinq de Bayeux avec des prêtres. En 1663, la même semaine, deux compagnies dont la moindre comptait six cents personnes et quatre cents chevaux. On voit ce grouillis ! sur les grèves. Tout ceci au XVIIe siècle, époque de sagesse dans la grande piété. Que penser alors des temps de passion ? De la foule des pèlerinages royaux ? De celle qu'ils devaient ramasser autour d'eux, drainer ?

La vitesse de translation des grands cortèges était évidemment plus réduite, mais les pèlerins particuliers devaient atteindre près de dix lieues par jour. La femme Serrurier, partie le dimanche 4 juillet 1333, de Coutances, fut au mont le

lundi soir. On peut compter plus de soixante kilomètres. La vitesse des pèlerins à pied, la nôtre, était de cinquante kilomètres quotidiens. Notre vieille bonne, pèlerine enragée, les couvrait aisément. Mais il faut tenir compte de l'état actuel des routes, de leur facilité.

Le lyrisme de pareils cortèges atteignait sans doute parfois à la rénovation des participants ; mais, la joie du retour, du triomphe, passée, ne subsistait-il pas, chez le pèlerin, un goût nomade dangereux, aiguillonné par les élans sauvages de la nostalgie. Il fallait donc se remettre au réel, y rentrer, retrouver le bât... Si nous en jugeons par les voyageurs actuels, dans leur instabilité incessante, que pouvons-nous penser de ces pauvres gens, jadis, moins défendus des pièges inconscients, des retours de sensibilité, prêts à les reconnaître comme des appels surnaturels ? La femme devait surveiller, avec une crainte dissimulée, les rêveries de son homme, et, quand il s'appuyait sur sa bêche et laissait traîner

ses regards, peut-être qu'elle envoyait bien vite le petit enfant, le dernier-né, pour le retenir.



A PROPOS DES PELERINS D'ARGENTAN

Notes historiques

A propos de cette nouvelle qu'*Ecclesia* nous a fait l'honneur de publier, nous avons reçu plusieurs demandes d'explications dont certaines semblaient quelque peu marquées de scepticisme. Nous profitons de renseignements très précis fournis par M. Xavier Rousseau, l'éminent érudit du *Pays d'Argentan*, pour mieux faire connaître ces particularités touchantes d'une contrée qui passa, et passe bien à tort, pour tiède et sans ferveur religieuse.

Argentan se trouvait juste à l'embranchement des voies de pélerinage et canalisait les " viateurs " en route vers le Mont-Saint-Michel-du-Péril. C'était, jadis, une ville forte, circulaire, sans faubourgs,

encerclée hermétiquement de nobles murailles dont les mâchicoulis formaient couronne, et que dépassaient les clochers orfévrés. Elle était posée comme un surtout au centre de son admirable nappe fertile. La vie y était plantureuse et abondante.

Argentan s'animait d'un mouvement double, de va-et-vient, avec les " Michelots " ou " Michelets ", qui allaient ou rentraient. Parmi les pèlerins de Saint-Michel beaucoup venaient de Saint-Jacques-de-Compostelle. La ville avait fini par admettre les passants comme un devoir incombant à sa noblesse. Elle prodiguait l'aide et assurait l'ordre, car on le sait peu, mais c'était un des revers de la médaille, tous ces itinérants pouvaient présenter un danger par leur rassemblement et l'incertitude de leur dévotion. Des pèlerins chargés des palourdes de Saint-Michel ou de Saint-Jacques-de-Compostelle, sortirent ce qu'à la fin du Moyen Age on surnomma, et avec quel effroi ! les " Coquillards ", redoutable association de malfaiteurs dont l'extension, les incidences, les

méfaits rappelaient les Grandes Compagnies.

En Argentan, il s'était créé un organisme qui recevait, dirigeait les pèlerins. Il avait sa maison d'accueil, à la fois charitable et militaire : l'hôpital Saint-Jacques. Celui-ci dépendait de la Maison-Dieu de la ville, et, cette fois, rien à dire ni à suspecter, car nous en possédons les archives préservées des désastres qu'a souffert la cité. Qu'on en juge en juin 1561, chaque jour amena de dix à vingt pèlerins. En juillet 1574, on en vit venir, le 16, quinze ; le 19, trente-deux ; le 21, quarante. Quelle affluence dans une ville si bien close et qui se resserrait dans ses murailles ! En 1578, le 28 juillet, on fit entrer soixante-douze pèlerins, et le 4 août, il en arriva cent trente-deux ; le 13, cent vingt-neuf ; le 28, cent trente-neuf. Dès la fin de septembre, cela diminue et malgré la fête, à cause de l'inquiétude si curieuse de l'automne en Normandie. Nous l'avons marqué dans la nouvelle d'*Ecclesia* par le petit nombre de visiteurs réunis dans les dépendances de

l'hôtel Saint-Jacques. Cependant, ce sont les plus dévots, les plus fervents, car le 29 septembre était un grand jour de grâce, s'il impliquait une quête, une recherche plus malaisée.

En 1579, le printemps ne ramène pas l'abondance ; le 17 mai, seulement vingt-quatre ; le 19, dix-huit. C'était une année de famine, et cependant, dit justement Xavier Rousseau, " la réputation de richesse et de bienfaisance de l'Hôtel-Dieu d'Argentan, dans bien des cas, entraînait peut-être l'itinéraire des pèlerins. On constate une recrudescence avant les récoltes, dans les mois de soudure ".

Il est vraisemblable que sous un pieux prétexte, ces passants venaient souvent chercher la subsistance qui leur manquait chez eux. Cependant, non pas en année de disette, car le viateur devait s'alimenter par l'aumône tout au long du chemin et l'on venait parfois de plusieurs centaines de lieues. Alors que régnait la famine on ne pouvait l'espérer, quand, s'il ne s'agissait que d'une difficulté

passagère, saisonnière, de l'alimentation, Argentan permettait de ne rien craindre.

En 1597, qui fut une année bien normale, facile, on comptera plus de trois mille pèlerins à camper en Argentan, avant de prendre la route du Nord-Ouest béni. L'hiver, plus de voyageurs ou presque. On les revoyait, poussant le caillou, dès l'hirondelle d'Afrique.

Cependant il y a plus touchant encore, quelque chose qui retient l'esprit alarmé et le cœur battant ; ce sont les pèlerinages des tout-petits ; les exodes d'enfants que nous avons tant de peine à reconsidérer dans leur étrangeté admirable et sauvage, essentiellement mystique ; ces sortes d'invasions puériles, de fourmillements de gamins, sans autres desseins que de tendresse, que d'effusion, que d'haletante ferveur. Passaient alors ces minces figures amaigries, épuisées, avec des yeux de fièvre et des mains crispées des bouches ouvertes, râlantes et chantantes aussi. Croisades d'enfants, à leur tour,

fermement enregistrées :

En 1572, on en vit se traîner cent quatre-vingt-cinq qui venaient de la Champagne, à l'accent grasseyant et mol, et de Paris, où la voix s'engoue ; le 17, l'un d'eux déclara qu'il faisait cette " route " pour être guéri d'un aposthume, d'un squirre qu'il avait dans la gorge. En août, ils entrèrent à plus de trois cents.

En 1574, ils vinrent à trente, le 2 de juillet ; le 14, à dix-huit ; le 18, à vingt. Jusqu'à la fin du mois, on en reçut cent trente-sept. Du 1er au 14 août, cent soixante-dix-neuf enfants passèrent pour gagner le Mont, quand, justement, ils en croisèrent cent cinquante-trois qui en rentraient. On pourrait peut-être préciser qu'après la fête du Saint, durant le mois d'octobre, les lointains exodes, ceux d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne s'arrêtaient presque mais qu'ils étaient remplacés par les pèlerinages locaux ou du moins régionaux. Les villes et villages de Normandie et de l'Isle-de-France donnaient à plein, sans contestation et à leur affaire ; les féaux limitrophes

remplissaient les rues et parvis de Monseigneur Saint-Michel.

Dans ces pérégrinations, tous les groupements se soumettaient à un chef élu pour la circonstance. Parfois le curé du village, mais le plus souvent, un homme de poids, d'expérience, de mérite apparent ; à l'ordinaire, quelque ancien seigneur de terres qui gardait l'habitude du commandement et celle des armes ; car, à la fin des grands mouvements de foule où s'était tari la piété, on savait que les pèlerins qui, jadis, jouissaient de l'immunité, même en cas de guerre, se voyaient souvent molestés, rançonnés par le banditisme ; le péage malfaisant n'était point si rare. Le bourdon était alors une défense, une sorte de hast, comme avec sa pointe de cuivre, la canne du Tour de France aux mains des Compagnons devenait une lance, une demi-pique qui perforait proprement son homme et avec laquelle la pieuse troupe chargeait en criant " Michel, Michel ! " ; ça valait la peine de s'en mêler.

Dans presque toutes les aggloméé-

-rations normandes et picardes, il existait des confréries de Saint-Michel, qui organisaient les voyages du Mont ; quelque chose d'analogue à ce qui existe aujourd'hui avec la centralisation des pèlerins diocésains pour Lourdes. Ces confréries n'étaient composées que d'anciens " viateurs ", de fervents qui avaient fait leurs " preuves de grands chemins ". Elles avaient leur bannière et leur insigne corporatif ; ce qu'on appela plus tard le " chaperon ", une manière de très grande étole qui se passait en écharpe et qu'on faisait surbroder. L'usage voulait qu'on rendît le pèlerinage plus méritant par certaines difficultés accrues, comme de mendier tout au long de la route et de n'emmener que cinq sous par jour, la traditionnelle et quotidienne prébende réservée à Isaac Laquédem. Sacrifice aussi de ne boire qu'après le coucher du soleil ; ou de ne boire que dans le creux de la main, comme les soldats de Gédéon. De plus, on se rendait au Mont en " sabots de meunier ", qui sont de la plus lourde espèce, avec le

sommet en bois et non en cuir.

On tenait à garder un souvenir, un ex-voto de l'exode de piété, un souvenir collectif, à l'ordinaire un tableau sur toile parfois sur bois, le plus souvent sur cuivre, qui le représentait. Tous les Normands connaissent l'ex-voto de Camembert, ou du moins le connaissaient avant la guerre ; de Camembert, la patrie du fromage de l'Auge ; l'ex-voto peint en 1772, donc en plein XVIIIe siècle, loin des grandes dévotions véhémentes, sans doute, mais à une époque où la foi restait fortement ancrée au cœur des humbles et leur réjouissait la poitrine. Sur une sorte de talus que battent les vagues, une cohorte s'avance, bannière en tête, avec des gens qui soutiennent bien haut le bourdon, la pertuisane, le bec-de-corbin, et se redressent sous le chaperon multicolore. Ils portent le tricorne et la culotte serrée sur les bas blancs. Evidemment, ont disparu la célèbre pèlerine et le fameux chapeau " à fond de cuve ", mais la ferveur ne manquait point au rendez-vous. Des

inscriptions désignent le roi, les mayeurs, les échevins, à la date du 24 septembre. La colonne de Camembert venait pour la fête de l'Archange. En réalité, pour le 29, le pèlerinage en corps n'était point si fréquent, car chaque gros village célébrait alors l'anniversaire pour son Mont Saint-Michel particulier. L'on sait que les lieux-dits de ce nom abondent, à dix par département. Toujours sur une hauteur, sur un escarpement et parfois difficile d'accès. On les confiait aux femmes s'il y avait pérégrination, aux femmes infiniment rares dans les pèlerinages groupés, au moins sous les habits de leur sexe, et alors en cas de grand exode, elles assuraient le culte de l'Archange local.
A Broglie (Chambrais), la confrérie était très importante ; les maréchaux de Broglie étaient les mayeurs honorifiques et donnaient le pain bénit à la fête de Saint-Michel ; un pain bénit qui était dans certaines localités en massepain, mais en forme de grande coquille qu'on moulait, justement, dans les

coquilles Saint-Jacques quand, en fait, l'insigne michélien est bien plutôt la coque plus encore que la palourde cette bestiole bivalve qu'on ramassait à foison sur les grèves de l'îlot. Les pécheurs de coques du Mont-Saint-Michel formaient une corporation très importante, et la coque jouissait d'un grand avantage : pouvoir être consommée plusieurs jours après son ramassage à cause de l'herméticité de sa coquille qui lui maintenait son eau.

Les statues de Saint Michel terrassant Lucifer sont innombrables et parmi les plus frappantes de la province, même de la Patrie ; il ne faut pas tout à fait oublier qu'avant la Vierge, il fut le patron de la France ; que Louis XI la lui confia, en lui donnant quelque peu ses armoiries, le chef fleurdelysé ; la bande supérieure de l'écu michélien garnie de fleurs de lys est la marque de cette reconnaissance. On ne connaît cependant pas beaucoup de statues très anciennes. Datent-elles, les premières, du XVIe siècle, tout à fait

la fin du XVe ? Ce serait bien juste et dans la rusticité des sculpteurs, on définit mal. D'autant qu'on ne peut ramener les vêtements, la pose, le geste à une époque comme on y parvient pour les statues de la Vierge. Ici, règne la fantaisie et plus bizarre, en fait, une sorte de mot d'ordre. Le Saint Michel en armure est infiniment rare, tel que le décrit Jeanne d'Arc ; il existe, mais loin de nos églises et de nos huchiers. Celui qu'on représente est vêtu en soldat romain, avec la cuirasse de torse et le jupon de lames métalliques. Il est post-renaissance. Quel que soit son goût de terroir, il porte presque toujours des cnémides. Il y a eu un mot d'ordre qui a toujours été suivi, un peu comme l'Inquisition en Espagne. Le XVIIe siècle fixa définitivement les attributs et même les apparences des saints catalogués. C'est ainsi que nous devons le vieillissement et la calvitie de Saint Joseph, à la décence d'un moine castillan.

Nos imagiers mirent tout ce qu'ils savaient de dignité et de véhémence dans

le personnage de l'Archange, et, au contraire, tout ce qu'ils pouvaient concevoir de laideur dans celui de Lucifer. Ils parvinrent à d'étonnantes réalisations de férocité ; au point d'en faire trembler les fidèles ; certaines jeunes femmes en position intéressante ne pouvaient le supporter et s'enfuyaient en criant. Aussi fut-on obligé de " désenlaidir ", car on ne peut dire embellir, le démon terrassé par le Saint Michel du Goulet. " Sa tête hideuse, ses yeux vervus, et sa langue rouge qu'il tirait d'un bon demi-pied étaient la terreur des femmes enceintes ", disait le brave curé. En Argentan, même, le grand vicaire, dans sa visite de 1764, ordonna de " réformer " les postures des diables chassés par Saint-Michel. A notre connaissance, le Démon qui figure contourné dans les effigies de Saint-Michel triomphant est une des seules statues " en mouvement " que réalisèrent nos sculpteurs rustiques. A Saint-Uniac, dans mon enfance, il en existait un dont la langue remuait, la queue bougeait et

dont on pouvait faire tourner la tête qui grinçait. De même m'a-t-on dit, dans la plaine de Caen.

Quant à Mortain, la vision du Mont-Saint-Michel-du-Péril, au sommet de la petite église consacrée à l'Archange en dehors de la ville n'est pas du tout fictive. Par deux fois, je l'ai vue ; j'y ai contemplé la sainte pyramide se découpant en noir sur fond d'or, alors que la mer ou les sables rutilent sous la réverbération de l'astre déclinant. Le phénomène est indiscutable malgré la distance. Pas un Mortainais ne pourrait le nier ; à certains soirs, ils s'assemblaient pour l'admirer ; surtout en septembre, mois de Saint Michel mais aussi, il est vrai, mois des grandes marées ramenant les flots sur les sables et favorisant le miroitement.

Le culte de Saint Michel émouvait la plus pure et la plus haute conscience chrétienne des Français, celle de la justice divine défendue par le bras du preux, du soldat, et qui ne lutte que pour les causes nobles. C'est à Saint Michel que Roland mourant tend son gantelet, à lui qu'il

se confie, en rendant son âme invaincue. Il y a là quelque chose qui éblouit dans sa magnificence sentimentale. Le culte de Saint Michel est celui du héros.

Quand Louis XI créa son ordre, il le destina à ses chevaliers les plus illustres. Un guerrier qui pour combattre dissimulait son insigne de Saint-Michel, était réputé félon, avoir forfait à l'honneur et déchu de noblesse. C'était l'ordre le plus fermé d'Europe, encore sous François Ier. Quand le roi-chevalier fit porter l'ordre de Saint-Michel, au camp du Drap d'Or au monarque anglais, le donateur de la chaîne aux palourdes était accompagné par une suite de cinq cents gentilshommes.



Le Mont Saint-Michel, in *La Manche. Richesses de France, revue du tourisme, de l'économie et des arts,* 3e trimestre 1969.

Pèlerinages au Mont-Saint-Michel, *Miroir de l'Histoire,* juillet 1960.

A propos des *Pèlerins d'Argentan, Ecclesia,* juillet 1958

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 8 juin 2006
jour anniversaire
du décès de
Jean de La Varende

LA VARENDE

Le Mont St-Michel

(Suite...)

Présence de La Varende
MMVI

LA VARENDE
LA VARENDE
LE MONT
SAINT-MICHEL
(SUITE...)

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur vélin Rivoli

N° 108

Illustrations de Melle Maïté Geiger

JEAN DE LA VARENDE

LE MONT SAINT-MICHEL
(SUITE...)



PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMVI



LE MONT-SAINT-MICHEL

Le Mont-Saint-Michel est universellement connu ; sa silhouette triangulaire, à la fois simple et complexe, faisceau admirable de monuments qui tendent vers la hauteur et se jettent vers la nue, s'est imprimée dans toutes les mémoires. Le Mont est sans doute une des images les plus populaires du monde entier. Etrangers et Français en restent tributaires.

Mais sa forme et sa situation n'en sont pas les causes uniques : les esprits les plus indifférents se sentent sollicités par son âme. Je crois qu'on ne peut se refuser à cette sorte d'étonnement que le

regard seul ne satisfait pas ; à ce saisissement qui veut connaître, qui interroge et qui dépend de son éclatante immatérialité. Ne serait-ce que la bourgade, au pied des constructions ecclésiastiques. Cette petite cité de desservants et de fidèles, devenue tellement rare avec les guerres, les révolutions et les ravages du temps... On trouve encore quelques villes que leurs cathédrales centrent et magnifient, comme Chartres, comme Auxerre, mais encombrées par des apports modernes et confus. La plupart du temps, ce sont surtout des châteaux qui resserrent, autour de leur donjon, les maisons " bourgeoises ". Le moustier, le premier organe de civilisation, est probablement ce qui a le plus souffert chez nous : ne sont-ils pas rentrés sous terre ? La grande Maison-Dieu a disparu, il n'en reste que le bourg de desservice et quelques ruines ogivales ou fusantes. Hélas, qui dit abbaye dit débris…

Aucune, d'ailleurs, n'atteignit au renom de celle-ci. Elle est restée inviolée

pendant la guerre de Cent ans, et saint Michel, patron de la Normandie des ducs, devint patron de la France des rois, quand, dans ces deux voyages, de 1462 et de 1471, Louis le Onzième plaça son héritage sous l'égide de l'Archange ; créa le fameux Ordre, qui, avec ses trente-deux titulaires, devint la distinction la plus recherchée de l'Occident. L'Archange éblouissant était considéré comme le parangon de la Vaillance et le maître de la Beauté, comme une sorte d'Apollon chrétien, auquel se fût adjoint un Hercule alerte, rapide, fulgurant. Louis XI ne fit que légaliser la dévotion nationale. Déjà, Jeanne d'Arc avait reçu de saint Michel la mission de délivrer la patrie.
Tout cela est oublié dans ses détails et ses précisions, mais reparaît, mais se délivre, au contact, à la vue, à l'enthousiasme.

Dans l'étendue immense des sables, les précieuses architectures se dorent ou s'argentent, flambent ou bleuissent. Il semble que, sur ces parages

sans exemples, sur ces marges sans limites, l'abbaye soit suspendue entre le ciel et la terre : qu'elle s'apparente aux plus hautes hyperboles, à quelque pendentif firmamental et sublime, gardant le cœur de la France.



PELERINAGES AU MONT-SAINT-MICHEL

Les confréries de saint Michel se groupaient dans presque toutes les villes de France et dans tous les bourgs. Elles avaient des règles spéciales de vie, des uniformes, des dignités. Le principe était triple : célébrer un culte renforcé de l'Archange dans la paroisse, fournir des pèlerins, venir en aide aux pèlerins. Tout membre de la confrérie devait avoir fait le pèlerinage ou s'engager à le faire. A Broglie, la confrérie de saint Michel existait encore dans ma jeunesse. Chaque titulaire portait son bâton, son bourdon, en somme, dans les cérémonies et, quand on chantait le célèbre cantique :

Saint Michel, archange des mers
Votre puissance est sans égale,
Ayant renversé Lucifer
Malgré sa fureur infernale.
Nous nous prosternons devant vous,
Saint Archange, priez pour nous.

les confrères cognaient du bourdon sur les carreaux du pavement, à fracasser leur argile. Chacun devait aller ou avoir été au mont, en sabots de moulin, espèce encore plus solide et plus lourde.

Les confrères de saint Michel partaient à deux ou trois chaque année - exceptionnellement tous en corps - et le plus souvent avaient soin de faire coïncider leur voyage avec ceux des confréries voisines, ce qui finissait par faire un cortège rassurant. Ils emmenaient des bannières, leurs insignes particuliers ; de Broglie, l'ancien Chambrais, le pèlerinage variait, suivant l'intempérie, de dix à douze jours : il y a deux cent vingt kilomètres. Ils ne mendiaient point ; ils utilisaient leurs espèces en caisses, car tous étaient astreints à une cotisation. Les membres honoraires - le seigneur du lieu, les notables - n'étaient pas obligés au pèlerinage, mais payaient en conséquence.

Les confrères de saint Michel devenaient les conducteurs du pèlerinage quand un mouvement plus ample entraînait

les âmes et les corps. Les guides, plus exactement, car certains groupements nommaient leur duc ou leur roi, à l'ordinaire un gentilhomme, qui assurait de sa qualité la colonne entière. Mais que l'on sache bien : le groupe n'était pas seulement paysan : il réunissait rustres, bourgeois et nobles dans une grande familiarité.

Il y avait, chez les confrères, un "tour", un rang pour loger les pèlerins qui passaient par la commune. Au XIVe et au XVe siècle, certains bourgs organisèrent même des ouvroirs, des " foyers " devant l'abondance des errants, en Normandie et dans les villes centrales. Il semble aussi que tous les sanctuaires leur fussent ouverts pour les héberger ; parfois, certainement au Mont, le couchage dans la nef dut être d'obligation absolue. Quand Monseigneur de Cabrières offrit, voici quelque trente ans, sa cathédrale aux vignerons en grève, il agissait en grand apostole des temps magnifiques. L'église, maison du bon Dieu, et le mont, château de saint Michel... D'ailleurs on

passait la nuit en prières, ou du moins l'on essayait ; il régnait une grande dévotion ; les pèlerins de confrérie devaient communier à l'aller et au retour. Ainsi, ces afflux non régularisés jetaient les pérégrins sur les routes du Nord et du Sud, vers les trois grands centres du Moyen-âge ; le Mont, Chartres et Saint-Jacques de Compostelle ; effervescences spontanées auxquelles on ne peut assimiler rien de notre temps. Cela était amené par de grandes inquiétudes, comme celle de l'an Mil, ou comme des épidémies, ou par quelque terrible crime dans une contrée. Tous plaquaient la vie habituelle, sans aucun souci ni ménagement, et, seigneur en tête, curé en queue, il arrivait parfois qu'une paroisse entière partît. On emmenait même les enfants. D'ailleurs, certains groupes élisaient justement un marmouset comme roi, dans une grande soumission à la pureté de l'enfance, à sa blancheur. Un manuscrit d'Avranches montre, au XVe siècle, un cortège conduit par un enfant de dix ans. Cela, c'était la résignation absolue des aides

temporelles ; la confiance suprême.

Parmi ces exodes tourmentés vers Saint-Michel, de beaucoup le plus extraordinaire fut celui des Pastoureaux, le pèlerinage effrayant des garçonnets. Déjà, sous Philippe Auguste, la Croisade des trente mille enfants qui partirent avec la volonté d'aller délivrer le tombeau du Christ, avait consterné la France.

En 1333, un trouble analogue sévit sur les enfants. Des invitations mystérieuses, des paroles ardentes, des " voix " leur ordonnèrent d'aller saluer saint Michel chez lui. Les premiers avaient été des bergers, cette étrange race favorisée des révélations, jadis, des glorias angéliques, et qui, plus tard, au contraire, sera dépositaire des cultes noirs. Déjà le berger Étienne avait été le chef de la croisade des enfants, mais ici, on voit moins un chef qu'une simultanéité de révélations individuelles. Dom Huynes rapporte qu'un enfant de vingt jours apostropha sa mère avec une voix de vingt ans : " Porte-moi au mont Saint-Michel " . L'annaliste consacre dix

chapitres aux miracles, aux prodiges qui eurent lieu à cette occasion, soit intervenant en faveur des petits pélerins, soit condamnant, frappant, ceux qui les voulaient entraver. Miracles discutables ? Admettons-le. Il n'en reste pas moins qu'une pareille affluence de témoignages est la preuve de la stupeur où cette émigration jeta le public.

Cela débuta par des pâtres normands ; les grands troupeaux à l'herbe retenaient autour d'eux beaucoup de pastous, mais l'appel eut lieu en même temps dans les pays les plus séparés. Les pastoureaux abandonnent, sans prévenir qui que ce soit. Ils racolent leurs petits amis et s'en vont. Les dix ou vingt qui partent rencontrent d'autres enfants que cette même volonté a jetés sur les routes. La Normandie finit par s'engorger d'adolescents dont les hordes convergent vers Saint-Michel. Des chefs s'improvisent qui ont quinze ans. Extraordinaire marmaille, chavirant le coeur des mères, quand ils passent, troublant la raison des mâles ; fanatiques souriants, hâves et

gais ! Et cela finit par former " l'innombrable multitude " dont parle l'annaliste. La grève reçoit des fourmilières de mioches, courant vers le haut rocher qui brille au soleil ou se voile dans la brume, sur la tangue chaude ou glaciale. Éclats de rire, battements de mains... Pourtant beaucoup sont morts en route, de fatigue, de misère, décharnés, déshydratés... On n'y pense plus, le mont est là, à toucher. Les petits hommes pullulent, piaffent à la porte d'entrée ; interpellent. Les soudards et les trabans, les défenseurs n'en croient pas leurs yeux ; penchées au créneaux, ils béent. Ils voient ces cheveux au vent, ces teints brûlés mais internement roses, cette sûre chair juvénile intacte.

Et c'est l'invasion chevrière, l'escalade des bouquetins ; le grand degré, avec ses deux cents marches, résonne entre ses grosses murailles comme un torrent, un cagnon, sous les pattes agiles, les plantes cornées, les orteils durcis - et les cris de joie. Les bons moines sont pressés, coupés à mi-corps, leurs bedaines

noires dominent la marée des têtes. Les braves pères pouffent de joie, s'indignent d'étonnement, pleurent de tendresse. Il y a des gosses partout ; ils se sont abattus comme un volier de culs-blancs ; ils font de l'équilibre sur les parapets, logent dans les niches, grimpent sur les pinacles. On ne peut les arraisonner, les mettre en ordre, ni les chasser : il y en aura dans les cachots et dans les combles ; on en trouvera toujours de restés. C'est malgré tout une chose fantastique, et qu'on regrette de quitter, que cette folie des petits hommes.

Et les pauvres parents, pendant ce temps-là, nous autres, avec nos amours inquiètes, notre apanage éternel de dédaignés ? La mère s'est étonnée de ne pas voir rentrer le troupeau, ou bien Charlet, Johan ou Michon. Elle envoie le père chez le favre ou le huchier. A l'atelier, le père interroge ; on lui répond : “ Il s'en fut comme tous les soirs, sans rien demander de sa paie “ ; un vieillard dit : “ Ils sont partis à dix enfants, vers l'Ouest. “ Quand vient la nuit, l'inquiète

discipline du troupeau le détermine, et le père, qui court sur la route noircie, voit arriver les moutons, les vieux béliers en tête, puis les mères, et les chiens affairés qui courent comme des sergents d'armes. Un soir, j'ai vu rentrer ainsi un troupeau dont le berger était mort aux champs...

Mais Johan ni Michon, ni Charlet ne sont revenus. Ils ont encore plus macéré les âmes familiales, qui vivaient à peine, entre la douleur d'être et l'immense espoir de périr. Les pères mourront heureux d'aller rejoindre Charlet, Johan et Michon. La douleur, dans ces âmes, portait son fruit cruel et doux. On ne sait plus la douleur et ses joies sublimes, aujourd'hui, où le bonheur est obligatoire. Ne pas oublier que dans l'ancienne prière des hommes, ils suppliaient de souffrir.

Ils se soumettaient ; on n'entravait plus les enfants voyageurs. Les évêques attendaient beaucoup de cette ferveur innocente. Le roi de France lui-même, encore longtemps après, ne fera-t-il pas

distribuer seize sols d'argent à sa cuisine pour que les marmitons puissent accomplir leur pèlerinage de Saint-Michel, avec le Carême (Charles VII).

Les pérégrins ont une sorte d'uniforme. Tout le monde, en oublia son origine lointaine, connaît " la pèlerine ", le manteau flottant encore porté aujourd'hui. Il semble bien qu'elle ne fût jamais très longue, qu'elle ne dépassât point la taille. Elle avait pour but de présenter une épaisseur de plus à l'eau, à l'endroit où la pluie tombe verticalement et pénètre mieux.

La protection de la nuque était encore renforcée par le grand chapeau à cuve, à fond de cuve, qui formait une sorte d'ombrelle ou de parapluie, un en-tout-cas fort large, sous lequel brillaient les yeux fiévreux du pèlerin et sa figure blêmie. Mais ce qui semble de beaucoup le plus usuel, c'est la longue robe ; une espèce de soutane tombant jusqu'aux chevilles. Elle était de couleur neutre et foncée. Charles de Blois se rendit au mont Saint-Michel en l'année 1463 et

tint à revêtir " l'habit sombre " de pèlerin. Puis il y avait les " insignes " ; cependant, ce qui montrait formellement la volonté de pèlerinage c'était le bourdon et les coquilles.

Le bourdon ? Une haute canne à bout pointu et ferré. Sa dimension était déterminée par la taille du pèlerin. Il devait pouvoir lui toucher le menton. Il formait partie essentielle de l'habit de confrérie. On comprend son usage, mais il faut ajouter que ces grands bâtons, dont sont venus les alpenstocks et les cannes de scouts, étaient de précieux instruments de voyage à pied. Il faut les essayer pour voir combien ils vous entraînent. L'emploi de la canne ordinaire ne peut être comparé, croyez-en l'ancien pérégrin que je suis ; l'étape s'en allonge d'un quart. On marche aussi avec le buste, avec les bras. Il servait de perche, pour sauter, franchir les bourbiers. Avec son bout ferré il formait une lance contre les loups à deux ou quatre pattes et devenait une arme redoutable aux poings d'un homme résolu. Le pèlerin gravait au

couteau les sanctuaires qu'il avait rencontrés : l'usage en reste pour les ascensions. Enfin le bourdon formait armature de tente quand les pèlerins voyageaient ensemble.

La gourde s'y accrocha au XV[e] siècle. Cela ne semble ni très commode ni très pratique. Un vieux confrère de Saint-Michel m'en a donné une raison valable si ce n'est réelle : le plus souvent, ces gourdes étaient des calebasses et elles restaient poreuses. Le mouvement de l'air arrivait donc à rafraîchir le liquide, à la manière des alcarazas qu'on met aux fenêtres, qu'on balance. Si la gourde fût restée à la ceinture du pèlerin, elle eût tiédi. L'homme ajoutait : " Quand vous voyez une image où la gourde est " montée ", vous devez savoir que c'est un pèlerinage d'été qu'on accomplit " ; et en effet, qu'on y regarde : si le bourdon est garni, la robe est ouverte.

Enfin le pèlerin était chargé de coquilles. Les moines devaient défendre leurs murs et leurs décorations contre la dévotion des errants pour qui la relique

dominait tout. Il leur fallait conserver quelque chose dépendant du sanctuaire. Les chanoines dévièrent leur attention sur les coquilles de la grève, et l'on peut croire sans témérité que la coquille, devenue insigne générique du pèlerin, est née au mont Saint-Michel. Saint-Jacques de Compostelle est à trente-cinq kilomètres de la mer ; c'est peu en comparaison des distances parcourues, mais ce n'est pas le littoral. Dès le Xe siècle, ces insignes apparaissent au mont. D'ailleurs, la " coquille Saint-Jacques ", le Godfish des Anglais, le pecten Jacobus, diffère de la coquille Saint-Michel ; elle est beaucoup plus grande. La nôtre doit être la palourde, la bucarde, appelée encore la coque, qu'on rencontre abondamment sur les grèves découvrantes.

La coquille, qui devait marquer le retour du pèlerinage, devint par extension un insigne de départ. On " prenait la coquille " comme on prit la croix. Remarquer encore que les premières croisades arborèrent aussi la coquille, manifestation de loyalisme envers saint Michel.

De quel ordre de grandeur furent les pèlerinages ? Des mots : “ un immense concours “, “ une multitude “, “ en grand nombre “, “ venus de partout “, indiquent certainement un étonnement des foules qui atteignaient le mont. Nous avons parlé de trente mille pour la croisade des enfants. Le rapport qu'on semble faire entre la croisade et le pèlerinage des pastoureaux à Saint-Michel laisserait-il supposer des affluences de cet ordre ? Cela n'est pas impossible ; nous savons par exemple, que la maison des confrères Saint-Jacques, à Paris (1210), hébergea dans une seule année plus de seize mille pélerins. Or, l'hinterland parisien pour les errants de saint Jacques était très réduit, canalisait un segment très étroit : la Normandie Haute et le Brabant ; les Anglais passaient par mer, jusqu'à Bordeaux ; et les Allemands descendaient par Lyon ; et beaucoup de pèlerins logeaient chez l'habitant. Il est patent que certaines voies transverses naquirent, naturellement, du piétinement des pèlerinages. En Normandie, des resserres,

des halles étaient prévues pour eux. Ainsi en Argentan. Indice d'une fréquentation assez assidue pour qu'on ne puisse s'en remettre à la charité publique. Dans certaines fermes normandes, il existait la " grange aux errants ", la grange aux " routeux ".
Les baux de l'Abbaye obligeaient les vassaux à venir prêter main-forte pour assurer l'ordre ; le nombre des gens, la qualité des chefs, indiquent qu'il devait s'agir, en particulier pour la Saint-Michel, de canaliser, de contenir une foule incessante, une sorte d'inondation humaine grouillant autour de l'îlot.

La translation des reliques de saint Gaud amène trente mille personnes et nous sommes au XVII[e] siècle. Dom Huynes parle de pèlerins étouffés dans la presse. Les pèlerins viennent en ordre militaire : " Le tambour battant et l'enseigne déployée ". Une très belle compagnie fut vue qui venait de Lisieux, composée de trois cents personnes au moins, toutes gens de qualité, accompagnés de prêtres et de musiciens. En 1647, le 8 mai,

cinquante jeunes gens, menés par leurs gentilshommes, qui arrivaient de Remalard ; et le lendemain, ceci marquant la fréquence, cinquante-cinq autres de Bayeux, avec onze prêtres. Quarante, encore, du Mans... En juillet, cent vingt jeunes hommes de Vire, “ fort lestes “, toujours avec leurs seigneurs et quatorze chevaux de bagages ; en même temps quatre-vingt-cinq de Bayeux avec des prêtres. En 1663, la même semaine, deux compagnies dont la moindre comptait six cents personnes et quatre cents chevaux. On voit ce grouillis ! sur les grèves. Tout ceci au XVIIe siècle, époque de sagesse dans la grande piété. Que penser alors des temps de passion ? De la foule des pèlerinages royaux ? De celle qu'ils devaient ramasser autour d’eux, drainer ?

La vitesse de translation des grands cortèges était évidemment plus réduite, mais les pèlerins particuliers devaient atteindre près de dix lieues par jour. La femme Serrurier, partie le dimanche 4 juillet 1333, de Coutances, fut au mont le

lundi soir. On peut compter plus de soixante kilomètres. La vitesse des pèlerins à pied, la nôtre, était de cinquante kilomètres quotidiens. Notre vieille bonne, pèlerine enragée, les couvrait aisément. Mais il faut tenir compte de l'état actuel des routes, de leur facilité.

Le lyrisme de pareils cortèges atteignait sans doute parfois à la rénovation des participants ; mais, la joie du retour, du triomphe, passée, ne subsistait-il pas, chez le pèlerin, un goût nomade dangereux, aiguillonné par les élans sauvages de la nostalgie. Il fallait donc se remettre au réel, y rentrer, retrouver le bât... Si nous en jugeons par les voyageurs actuels, dans leur instabilité incessante, que pouvons-nous penser de ces pauvres gens, jadis, moins défendus des pièges inconscients, des retours de sensibilité, prêts à les reconnaître comme des appels surnaturels ? La femme devait surveiller, avec une crainte dissimulée, les rêveries de son homme, et, quand il s'appuyait sur sa bêche et laissait traîner

ses regards, peut-être qu'elle envoyait bien vite le petit enfant, le dernier-né, pour le retenir.



A PROPOS DES PELERINS D'ARGENTAN

Notes historiques

A propos de cette nouvelle qu'*Ecclesia* nous a fait l'honneur de publier, nous avons reçu plusieurs demandes d'explications dont certaines semblaient quelque peu marquées de scepticisme. Nous profitons de renseignements très précis fournis par M. Xavier Rousseau, l'éminent érudit du *Pays d'Argentan*, pour mieux faire connaître ces particularités touchantes d'une contrée qui passa, et passe bien à tort, pour tiède et sans ferveur religieuse.

Argentan se trouvait juste à l'embranchement des voies de pélerinage et canalisait les " viateurs " en route vers le Mont-Saint-Michel-du-Péril. C'était, jadis, une ville forte, circulaire, sans faubourgs,

encerclée hermétiquement de nobles murailles dont les mâchicoulis formaient couronne, et que dépassaient les clochers orfévrés. Elle était posée comme un surtout au centre de son admirable nappe fertile. La vie y était plantureuse et abondante.

Argentan s'animait d'un mouvement double, de va-et-vient, avec les " Michelots " ou " Michelets ", qui allaient ou rentraient. Parmi les pèlerins de Saint-Michel beaucoup venaient de Saint-Jacques-de-Compostelle. La ville avait fini par admettre les passants comme un devoir incombant à sa noblesse. Elle prodiguait l'aide et assurait l'ordre, car on le sait peu, mais c'était un des revers de la médaille, tous ces itinérants pouvaient présenter un danger par leur rassemblement et l'incertitude de leur dévotion. Des pèlerins chargés des palourdes de Saint-Michel ou de Saint-Jacques-de-Compostelle, sortirent ce qu'à la fin du Moyen Age on surnomma, et avec quel effroi ! les " Coquillards ", redoutable association de malfaiteurs dont l'extension, les incidences, les

méfaits rappelaient les Grandes Compagnies.

En Argentan, il s'était créé un organisme qui recevait, dirigeait les pèlerins. Il avait sa maison d'accueil, à la fois charitable et militaire : l'hôpital Saint-Jacques. Celui-ci dépendait de la Maison-Dieu de la ville, et, cette fois, rien à dire ni à suspecter, car nous en possédons les archives préservées des désastres qu'a souffert la cité. Qu'on en juge en juin 1561, chaque jour amena de dix à vingt pèlerins. En juillet 1574, on en vit venir, le 16, quinze ; le 19, trente-deux ; le 21, quarante. Quelle affluence dans une ville si bien close et qui se resserrait dans ses murailles ! En 1578, le 28 juillet, on fit entrer soixante-douze pèlerins, et le 4 août, il en arriva cent trente-deux ; le 13, cent vingt-neuf ; le 28, cent trente-neuf. Dès la fin de septembre, cela diminue et malgré la fête, à cause de l'inquiétude si curieuse de l'automne en Normandie. Nous l'avons marqué dans la nouvelle d'*Ecclesia* par le petit nombre de visiteurs réunis dans les dépendances de

l'hôtel Saint-Jacques. Cependant, ce sont les plus dévots, les plus fervents, car le 29 septembre était un grand jour de grâce, s'il impliquait une quête, une recherche plus malaisée.

En 1579, le printemps ne ramène pas l'abondance ; le 17 mai, seulement vingt-quatre ; le 19, dix-huit. C'était une année de famine, et cependant, dit justement Xavier Rousseau, " la réputation de richesse et de bienfaisance de l'Hôtel-Dieu d'Argentan, dans bien des cas, entraînait peut-être l'itinéraire des pèlerins. On constate une recrudescence avant les récoltes, dans les mois de soudure ".

Il est vraisemblable que sous un pieux prétexte, ces passants venaient souvent chercher la subsistance qui leur manquait chez eux. Cependant, non pas en année de disette, car le viateur devait s'alimenter par l'aumône tout au long du chemin et l'on venait parfois de plusieurs centaines de lieues. Alors que régnait la famine on ne pouvait l'espérer, quand, s'il ne s'agissait que d'une difficulté

passagère, saisonnière, de l'alimentation, Argentan permettait de ne rien craindre.

En 1597, qui fut une année bien normale, facile, on comptera plus de trois mille pèlerins à camper en Argentan, avant de prendre la route du Nord-Ouest béni. L'hiver, plus de voyageurs ou presque. On les revoyait, poussant le caillou, dès l'hirondelle d'Afrique.

Cependant il y a plus touchant encore, quelque chose qui retient l'esprit alarmé et le cœur battant ; ce sont les pèlerinages des tout-petits ; les exodes d'enfants que nous avons tant de peine à reconsidérer dans leur étrangeté admirable et sauvage, essentiellement mystique ; ces sortes d'invasions puériles, de fourmillements de gamins, sans autres desseins que de tendresse, que d'effusion, que d'haletante ferveur. Passaient alors ces minces figures amaigries, épuisées, avec des yeux de fièvre et des mains crispées des bouches ouvertes, râlantes et chantantes aussi. Croisades d'enfants, à leur tour,

fermement enregistrées :

En 1572, on en vit se traîner cent quatre-vingt-cinq qui venaient de la Champagne, à l'accent grasseyant et mol, et de Paris, où la voix s'engoue ; le 17, l'un d'eux déclara qu'il faisait cette " route " pour être guéri d'un aposthume, d'un squirre qu'il avait dans la gorge. En août, ils entrèrent à plus de trois cents.

En 1574, ils vinrent à trente, le 2 de juillet ; le 14, à dix-huit ; le 18, à vingt. Jusqu'à la fin du mois, on en reçut cent trente-sept. Du 1er au 14 août, cent soixante-dix-neuf enfants passèrent pour gagner le Mont, quand, justement, ils en croisèrent cent cinquante-trois qui en rentraient. On pourrait peut-être préciser qu'après la fête du Saint, durant le mois d'octobre, les lointains exodes, ceux d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne s'arrêtaient presque mais qu'ils étaient remplacés par les pèlerinages locaux ou du moins régionaux. Les villes et villages de Normandie et de l'Isle-de-France donnaient à plein, sans contestation et à leur affaire ; les féaux limitrophes

remplissaient les rues et parvis de Monseigneur Saint-Michel.

Dans ces pérégrinations, tous les groupements se soumettaient à un chef élu pour la circonstance. Parfois le curé du village, mais le plus souvent, un homme de poids, d'expérience, de mérite apparent ; à l'ordinaire, quelque ancien seigneur de terres qui gardait l'habitude du commandement et celle des armes ; car, à la fin des grands mouvements de foule où s'était tari la piété, on savait que les pèlerins qui, jadis, jouissaient de l'immunité, même en cas de guerre, se voyaient souvent molestés, rançonnés par le banditisme ; le péage malfaisant n'était point si rare. Le bourdon était alors une défense, une sorte de hast, comme avec sa pointe de cuivre, la canne du Tour de France aux mains des Compagnons devenait une lance, une demi-pique qui perforait proprement son homme et avec laquelle la pieuse troupe chargeait en criant " Michel, Michel ! " ; ça valait la peine de s'en mêler.

Dans presque toutes les agglomé-

-rations normandes et picardes, il existait des confréries de Saint-Michel, qui organisaient les voyages du Mont ; quelque chose d'analogue à ce qui existe aujourd'hui avec la centralisation des pèlerins diocésains pour Lourdes. Ces confréries n'étaient composées que d'anciens " viateurs ", de fervents qui avaient fait leurs " preuves de grands chemins ". Elles avaient leur bannière et leur insigne corporatif ; ce qu'on appela plus tard le " chaperon ", une manière de très grande étole qui se passait en écharpe et qu'on faisait surbroder. L'usage voulait qu'on rendît le pèlerinage plus méritant par certaines difficultés accrues, comme de mendier tout au long de la route et de n'emmener que cinq sous par jour, la traditionnelle et quotidienne prébende réservée à Isaac Laquédem. Sacrifice aussi de ne boire qu'après le coucher du soleil ; ou de ne boire que dans le creux de la main, comme les soldats de Gédéon. De plus, on se rendait au Mont en " sabots de meunier ", qui sont de la plus lourde espèce, avec le

sommet en bois et non en cuir.

On tenait à garder un souvenir, un ex-voto de l'exode de piété, un souvenir collectif, à l'ordinaire un tableau sur toile parfois sur bois, le plus souvent sur cuivre, qui le représentait. Tous les Normands connaissent l'ex-voto de Camembert, ou du moins le connaissaient avant la guerre ; de Camembert, la patrie du fromage de l'Auge ; l'ex-voto peint en 1772, donc en plein XVIIIe siècle, loin des grandes dévotions véhémentes, sans doute, mais à une époque où la foi restait fortement ancrée au cœur des humbles et leur réjouissait la poitrine. Sur une sorte de talus que battent les vagues, une cohorte s'avance, bannière en tête, avec des gens qui soutiennent bien haut le bourdon, la pertuisane, le bec-de-corbin, et se redressent sous le chaperon multicolore. Ils portent le tricorne et la culotte serrée sur les bas blancs. Evidemment, ont disparu la célèbre pèlerine et le fameux chapeau " à fond de cuve ", mais la ferveur ne manquait point au rendez-vous. Des

inscriptions désignent le roi, les mayeurs, les échevins, à la date du 24 septembre. La colonne de Camembert venait pour la fête de l'Archange. En réalité, pour le 29, le pèlerinage en corps n'était point si fréquent, car chaque gros village célébrait alors l'anniversaire pour son Mont Saint-Michel particulier. L'on sait que les lieux-dits de ce nom abondent, à dix par département. Toujours sur une hauteur, sur un escarpement et parfois difficile d'accès. On les confiait aux femmes s'il y avait pérégrination, aux femmes infiniment rares dans les pèlerinages groupés, au moins sous les habits de leur sexe, et alors en cas de grand exode, elles assuraient le culte de l'Archange local.

A Broglie (Chambrais), la confrérie était très importante ; les maréchaux de Broglie étaient les mayeurs honorifiques et donnaient le pain bénit à la fête de Saint-Michel ; un pain bénit qui était dans certaines localités en massepain, mais en forme de grande coquille qu'on moulait, justement, dans les

coquilles Saint-Jacques quand, en fait, l'insigne michélien est bien plutôt la coque plus encore que la palourde cette bestiole bivalve qu'on ramassait à foison sur les grèves de l'îlot. Les pêcheurs de coques du Mont-Saint-Michel formaient une corporation très importante, et la coque jouissait d'un grand avantage : pouvoir être consommée plusieurs jours après son ramassage à cause de l'herméticité de sa coquille qui lui maintenait son eau.

Les statues de Saint Michel terrassant Lucifer sont innombrables et parmi les plus frappantes de la province, même de la Patrie ; il ne faut pas tout à fait oublier qu'avant la Vierge, il fut le patron de la France ; que Louis XI la lui confia, en lui donnant quelque peu ses armoiries, le chef fleurdelysé ; la bande supérieure de l'écu michélien garnie de fleurs de lys est la marque de cette reconnaissance. On ne connaît cependant pas beaucoup de statues très anciennes. Datent-elles, les premières, du XVIe siècle, tout à fait

la fin du XVe ? Ce serait bien juste et dans la rusticité des sculpteurs, on définit mal. D'autant qu'on ne peut ramener les vêtements, la pose, le geste à une époque comme on y parvient pour les statues de la Vierge. Ici, règne la fantaisie et plus bizarre, en fait, une sorte de mot d'ordre. Le Saint Michel en armure est infiniment rare, tel que le décrit Jeanne d'Arc ; il existe, mais loin de nos églises et de nos huchiers. Celui qu'on représente est vêtu en soldat romain, avec la cuirasse de torse et le jupon de lames métalliques. Il est post-renaissance. Quel que soit son goût de terroir, il porte presque toujours des cnémides. Il y a eu un mot d'ordre qui a toujours été suivi, un peu comme l'Inquisition en Espagne. Le XVIIe siècle fixa définitivement les attributs et même les apparences des saints catalogués. C'est ainsi que nous devons le vieillissement et la calvitie de Saint Joseph, à la décence d'un moine castillan.

Nos imagiers mirent tout ce qu'ils savaient de dignité et de véhémence dans

le personnage de l'Archange, et, au contraire, tout ce qu'ils pouvaient concevoir de laideur dans celui de Lucifer. Ils parvinrent à d'étonnantes réalisations de férocité ; au point d'en faire trembler les fidèles ; certaines jeunes femmes en position intéressante ne pouvaient le supporter et s'enfuyaient en criant. Aussi fut-on obligé de " désenlaidir ", car on ne peut dire embellir, le démon terrassé par le Saint Michel du Goulet. " Sa tête hideuse, ses yeux vervus, et sa langue rouge qu'il tirait d'un bon demi-pied étaient la terreur des femmes enceintes ", disait le brave curé. En Argentan, même, le grand vicaire, dans sa visite de 1764, ordonna de " réformer " les postures des diables chassés par Saint-Michel. A notre connaissance, le Démon qui figure contourné dans les effigies de Saint-Michel triomphant est une des seules statues " en mouvement " que réalisèrent nos sculpteurs rustiques. A Saint-Uniac, dans mon enfance, il en existait un dont la langue remuait, la queue bougeait et

dont on pouvait faire tourner la tête qui grinçait. De même m'a-t-on dit, dans la plaine de Caen.

Quant à Mortain, la vision du Mont-Saint-Michel-du-Péril, au sommet de la petite église consacrée à l'Archange en dehors de la ville n'est pas du tout fictive. Par deux fois, je l'ai vue ; j'y ai contemplé la sainte pyramide se découpant en noir sur fond d'or, alors que la mer ou les sables rutilent sous la réverbération de l'astre déclinant. Le phénomène est indiscutable malgré la distance. Pas un Mortainais ne pourrait le nier ; à certains soirs, ils s'assemblaient pour l'admirer ; surtout en septembre, mois de Saint Michel mais aussi, il est vrai, mois des grandes marées ramenant les flots sur les sables et favorisant le miroitement.

Le culte de Saint Michel émouvait la plus pure et la plus haute conscience chrétienne des Français, celle de la justice divine défendue par le bras du preux, du soldat, et qui ne lutte que pour les causes nobles. C'est à Saint Michel que Roland mourant tend son gantelet, à lui qu'il

se confie, en rendant son âme invaincue. Il y a là quelque chose qui éblouit dans sa magnificence sentimentale. Le culte de Saint Michel est celui du héros.

Quand Louis XI créa son ordre, il le destina à ses chevaliers les plus illustres. Un guerrier qui pour combattre dissimulait son insigne de Saint-Michel, était réputé félon, avoir forfait à l'honneur et déchu de noblesse. C'était l'ordre le plus fermé d'Europe, encore sous François Ier. Quand le roi-chevalier fit porter l'ordre de Saint-Michel, au camp du Drap d'Or au monarque anglais, le donateur de la chaîne aux palourdes était accompagné par une suite de cinq cents gentilshommes.



Le Mont Saint-Michel, in *La Manche. Richesses de France, revue du tourisme, de l'économie et des arts,* 3e trimestre 1969.

Pèlerinages au Mont-Saint-Michel, *Miroir de l'Histoire,* juillet 1960.

A propos des *Pèlerins d'Argentan, Ecclesia,* juillet 1958

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 8 juin 2006
jour anniversaire
du décès de
Jean de La Varende